

Elle avança la main gantée de caoutchouc.... (Page 355.)

23.

GABRIELLE PETIT.

— Vous aussi, vous étiez là ?

— Oui, et j'ai attendu comme vous, jusqu'à ce qu'elles partissent.

— Cela change la question.... Et vous voulez vous rendre en Hollande ?

— Oui....

— Faites attention, car il y a le fil et vous ne saurez pas passer.

— Si.... Oh, rappelez votre camarade, alors je puis l'accompagner.

— Mais je vous dis qu'il est impossible de passer.

— Mais si.... J'ai des bas et des gants en caoutchouc.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Je suis au service de la Patrie, comme vous. Appelez vite votre ami, pour que je puisse l'accompagner.

L'homme hésita encore.

— Où sont ces bas et ces gants ?

Gabrielle les lui montra.

— Tiens, fit l'homme, étonné. Vous faites partie d'un service ?

— Oui.

— Eh bien, vous êtes brave.

Le courrier siffla.

Gabrielle se prépara pendant ce temps. Son cœur se mit à nouveau à battre violemment. Elle allait exposer sa jeune vie et braver le courant mortel. Le moyen préventif serait-il efficace ? Elle n'en savait rien et devait se reposer sur sa réputation.

Mais Gabrielle ne perdit pas de temps à réfléchir. Le moment d'agir était venu.

De l'autre côté, un signal répondit.

Le courrier s'approcha des fils.

— Encore là ? demanda l'homme en Hollande.

— Oui.... Il y a une femme, qui veut passer.

— Comment sait-elle passer ? Je n'ai rien pour cela.

— Elle a le nécessaire.

— Peut-on avoir confiance en elle ? Ce n'est pas encore la Hollande ici.

Une bande de terrain assez large s'étendait, en effet, entre la barrière des fils et le territoire hollandais.

— Oui, elle est d'un service !

— Soit, je veux bien encore attendre une minute.

— Osez-vous ? demanda le courrier, s'adressant à Gabrielle.

— Oui,... répondit celle-ci calmement.

— Les fils extérieurs ne sont pas dangereux, mais prenez garde pour ceux du milieu. Attendez une seconde....

L'homme sortit un bout de ficelle de sa poche.

— Je vais attacher vos jupes, dit-il. Tâchez de les glisser autant que possible dans les bas, n'est-ce pas? Il faut bien prendre garde....

Il était plus nerveux que la jeune fille.

Maintenant que le moment décisif était venu, Gabrielle était toute calme. Elle fit le signe de la Croix et murmura une courte prière.

Le courrier souleva les fils extérieurs.

L'heure était sonnée.... La mort guettait sa proie.

Gabrielle se pencha, pour reconnaître les fils intérieurs.

— Au nom du ciel, se dit-elle.

Elle avança la main gantée de caoutchouc et prit le fil le plus rapproché du sol, celui qui ôta la vie aux trois pauvres gars flamands qui tentèrent, il y avait quelques jours à peine, de le franchir.... Elle ressentit un petit choc, leva le fil, se glissa en dessous, puis le lâcha de nouveau.

Elle était indemne.

— Dieu soit loué! dit-elle.

Le second courrier aménagea un passage dans la troisième rangée de fils....

Quelques secondes après, elle se trouva de l'autre côté de la barrière infernale. Une joie indéfinissable la pénétrait. Elle se défit de ses précieux bas et gants de caoutchouc et les cacha sous ses vêtements, et s'adressant à l'inconnu, à l'aide, l'allié même, elle lui demanda :

— Puis-je vous accompagner?

— Où devez-vous vous rendre?

— A Bréda, me semble-t-il. Je dois expédier un pli.

— En Angleterre?

— Oui....

— Dans ce cas, venez avec moi à Baerle-Duc, là nous sommes en territoire belge.

Baerle-Duc! Ce nom lui rappela ce petit lambeau de terre, enclavé dans le territoire hollandais, et resté libre.

— De là, vous pourrez expédier tout ce que vous voulez, assura le courrier, mais venez vite, car nous sommes encore en Belgique et nous devons faire attention.

— Voilà ! Les Boches se sont aperçus de quelque chose !

— Peuvent-ils encore nous incommoder ?

— Naturellement ! Nous sommes en Belgique, vous dis-je !
Venez vite.

Ils se trouvèrent de nouveau dans un bois. Tout à coup, ils entendirent des voix.

— Ils ont franchi les fils ! dit le courrier.

— Sommes-nous encore loin de la Hollande ?

— Oui, un bon bout de chemin et, tout à l'heure, nous allons déboucher en pleine bruyère. Cela ne se peut pas, nous devons nous cacher. Suivez-moi.

Indiquant à Gabrielle un fossé se trouvant à proximité, ils s'y cachèrent. Des branches les soustrayèrent à la vue.

— Ni bouger, ni parler ! dit le guide à voix basse.

Gabrielle tremblait de nervosité.

Qu'advierait-il si elle était prise... Cette pensée lui torturait l'esprit et elle se demandait ce qu'elle devrait faire de ses rapports, comment elle pourrait les faire disparaître ? Elle était décidée à avaler le papier, s'il le fallait, mais seulement en toute dernière extrémité, car ce serait détruire le fruit d'un laborieux et lent travail, obtenu grâce à des efforts presque surhumains et au risque d'innombrables périls.

— Là, cela nous manquait encore ! souffla le guide.

— Quoi donc ?

— Les projecteurs éclairant la lande....

— Des projecteurs boches ?

— Evidemment. Ils les dirigeront tout à l'heure sur le bois.

— Mais nous sommes ici dans un abri assez profond !

— Oui.... Taisez-vous, maintenant....

Gabrielle sentit le ton quelque peu hargneux employé par son compagnon. Il était sans doute ennuyé parce que ces contre-temps lui faisaient perdre des minutes précieuses et retardaient son voyage.

La brave fille, qui était cependant au service de la même cause, savait bien qu'elle ne pouvait s'attendre au même dévouement que celui qu'elle aurait témoigné en pareille circonstance, si les rôles eussent été intervertis.

De nouveau, des coups de feu retentirent et les balles sifflaient dans l'air. Le danger devenait de plus en plus imminent.

Gabrielle comprima les pulsations de son cœur et se fit violence pour rester calme.



Un bruit de voix, se rapprochant, attirera son attention. Bientôt elle put comprendre ce qui se disait :

— Le patron a sans doute vu une nouvelle ombre. Il est si nerveux depuis qu'il est revenu du front.

— Il prétend que le fil a été touché.

— C'est toujours la même chose.

— De toute façon, les fuyards seront depuis longtemps en Hollande.

— Ah, bah, les fuyards!... Il n'y en a quand même pas des compagnies entières. Après que l'on en a arrêté un groupe ce soir, les autres attendront bien jusqu'à demain.

— Irons-nous encore plus loin ?

— Allons toujours jusqu'à la frontière. Nous lui dirons après qu'un homme est arrivé en Hollande ; sinon il nous fera chercher toute la nuit.

— Oui, et inspecter tout le bois. Je n'aimerais pas avoir la même farce que Siegfried, il y a huit jours. Il s'en fallait de peu

qu'il ne marche sur un bonhomme, couché entre les arbres, ce qui lui valut un coup de couteau qui lui a presque coûté la vie.

— Oui, il y a des gaillards parmi ces Belges, qui préfèrent défendre leur vie jusqu'à la mort que d'être envoyés en Allemagne.

— Ou d'être collés au mur, si on les trouve en possession de rapports d'espionnage.

— Précisément. C'est ce qui les fait se défendre avec énergie. Brrr, je n'aime pas ce genre de patrouille; de chaque fourré obscur, un homme peut surgir qui vous plante son couteau entre les côtes. Quelle saleté que cette guerre! Mais si je dois y laisser ma peau, j'aime autant que ce soit au front que dans ce coin perdu de la frontière.

— C'est aussi mon avis.

Gabrielle et son compagnon comprirent assez de cette conversation pour en saisir le sens. Les deux hommes s'éloignèrent.

— Ils se rendent à la frontière, reprit le courrier après quelque temps. Nous l'échappons belle! Ce sont deux Boches qui savent se débrouiller.

— Nous attendons encore un peu, sans doute?

— Oh, non. Nous pouvons sortir de notre cachette et poursuivre notre route, mais dans un autre sens.

— Est-ce bien prudent?

— Ecoutez, madame; laissez-moi la responsabilité de ce que j'ai entrepris.

— Vous avez raison; je vous ai déjà assez compromis ainsi.

— Cela n'est rien. Vous travaillez pour la bonne cause, mais vous ne connaissez pas la contrée.

— Non.... Je m'en remets à vous, évidemment.

Ils sortirent de leur trou avec précaution et traversèrent le bois, et ce ne fut qu'après une demi-heure qu'ils arrivèrent sur la lande.

Derrière eux, le silence s'était refait.

Enfin, le courrier prononça les mots tant attendus :

— Nous voici en Hollande!

— Dieu soit loué!

Et Gabrielle rendit grâce à Dieu de ne pas l'avoir abandonnée. Son courage et sa témérité étaient récompensés.

* * *

Gabrielle ne resta que deux jours en Hollande. Elle voulut

encore mieux connaître les points faibles de la frontière. A cet effet, elle retourna en Belgique par le Limbourg.

Elle pénétra en territoire occupé, à l'aube, sans rencontrer le moindre obstacle. Son équipement isolateur rendit d'excellents services.

Un gai soleil d'été éclairait crûment le paysage, tandis que Gabrielle, le cœur gonflé de joie, continuait sa route, se dirigeant sur Hasselt, où elle comptait prendre le repas de midi, lorsque soudain elle s'arrêta interdite.

— Halt !

Ce mot, jeté dans l'air embaumé du matin avec un accent teuton, ne lui laissa pas de doute quant à la nationalité de celui qui l'interpellait ainsi.

Elle se retourna et se trouva face à face avec deux gendarmes allemands.

— Schein !

Gabrielle sortit son passeport de son sac et le mit sous le nez de l'un d'entre eux.

Il le vérifia attentivement.

— Vous venez de la Hollande ? demanda-t-il en allemand.

— Si je vais en Hollande ? Non, je me rends à Bruxelles, répondit Gabrielle, en français.

— Fous fenir de Holland, reprit l'Allemand en un français tudesque et laborieux.

— Oui dit que je viens de la Hollande ?

— Fous... de Bruxelles, fous habiter Bruxelles ?

— Oui....

— Oue faites-fous ici ?

— Je voyage pour ma santé et pour mon agrément. La vie de Bruxelles est trop mouvementée et m'est défendue par mon médecin.

Le gendarme hocha la tête.

— Fous venir de Holland, reprit-il avec entêtement.

— Mais non ! J'aimerais bien une fois y faire un tour, mais nous ne le pouvons pas malheureusement, et il y a les fils.

— Fenez !

— Mais pourquoi ?

— Fenez avec moi....

Le gendarme abandonna son camarade et conduisit Gabrielle au premier village qu'ils rencontrèrent.

— Suis-je prisonnière ?

— Nous allons voir, répondit le Boche en allemand.

— Mais qu'ai-je donc fait ?

— Je ne le sais pas.

— Eh bien !

— Il y a trop d'étrangers qui circulent ici.

— Je ne suis pas une étrangère, moi !

— Mais vous êtes Bruxelloise, dites-vous !

— Mais une Bruxelloise est Belge et le Limbourg n'est quand même pas encore allemand !

— Autant que, ... comme toute la Belgique d'ailleurs.

— Et est-ce qu'en Allemagne on a l'habitude d'arrêter tout simplement les femmes et jeunes filles quand il plaît à un gendarme de le faire ?

— Il y a trop de personnes suspectes ici, ... des espions.

Gabrielle partit d'un rire bruyant, bien qu'elle était très inquiète sur l'issue de l'aventure. Qu'allait-il arriver si on la renverrait à Bruxelles et qu'elle y serait confrontée avec Petermann ? Il n'y avait pas de preuves, c'est vrai ; que pouvait-on lui faire, en somme ?

Mais elle avait ses gants et bas en caoutchouc, qui la trahiraient.

Les rapports étaient en sécurité. A l'heure actuelle, ils étaient déjà en Angleterre. Quant aux objets isolateurs, ils ne constituaient pas une preuve d'espionnage et pouvaient tout au plus lui valoir une peine d'emprisonnement.

Gabrielle avait déjà préparé une histoire, d'une visite faite en Hollande, chez des membres de famille, qu'elle pourrait servir en cas de besoin.

— Vous marchez si vite, dit-elle au gendarme. Vous avez de si grands pieds. Dites, soyez donc galant et laissez-moi en paix, hein ?

— Non, ... et prenez garde, n'essayez pas de fuir !

— Pourquoi fuyerais-je ? Tireriez-vous sur moi ?

— Oui, ...

— Vous n'avez jamais aimé des jeunes filles ?

— Allemandes, oui !

— Aha, sont-elles meilleures que nous ?

— Oui, ...

— Quel homme peu galant ! Mais chacun son goût, n'est-ce pas ? Mais moi, je préfère nos gentils petits soldats belges aux soldats allemands, que nous aimons mieux voir de loin que de près.

Le gendarme grommela quelque chose d'inintelligible, mais ne répondit point.

— La guerre, durera-t-elle encore longtemps? lui demanda Gabrielle.

— Non....

— Vous irez à Paris, sans doute?

— Naturellement!

— Je n'en crois rien, cela dure trop longtemps.

— Ce ne sera plus si long.

— Savez-vous où vous irez bientôt?

— Où donc?

— A Berlin.

— Faites attention, ne nous insultez pas!

— Je ne vous insulte pas, mais vous êtes si susceptible!

Entre-temps ils arrivèrent au village. Les habitants dévisageaient Gabrielle, sur son passage, avec un mélange de curiosité et de pitié.

Gabrielle ne vit aucun soldat boche.

— Bonjour, dit-elle aux personnes amassées sur son passage. Monsieur le gendarme a fait une capture. Voyez comme il est fier....

Les gens riaient.

— Schweigen! ordonna le Prussien.

— Non, je ne me tairai pas, pour aucun Allemand, même pas pour votre Kaiser s'il m'arrivait de me trouver en sa présence. Bien au contraire, je lui en donnerais de mes nouvelles!!!

— Prenez garde!

— Ah, vous pouvez vous fâcher; cela m'est parfaitement indifférent.

Le Boche, cette fois, se mit réellement en colère. Il voulut lever la main pour la frapper, mais Gabrielle lui en ôta l'envie par son air décidé.

— Aha, essayez donc de me frapper! cria-t-elle. Frapper une femme! Quel noble personnage! Battez-vous plutôt avec les hommes belges, si vous en avez le courage! Ne me touchez pas, car je vous giflerai!...

— Taisez-vous alors.

— Non, mille fois non, jamais! Pourquoi m'arrêtez-vous? C'est un abus de pouvoir. De quel droit agissez-vous? Mon passeport n'est-il pas en ordre? Ai-je contrevenu aux cent et quelques mille ordonnances et prescriptions?

— Schweigen! Entrez-là!

— Où est votre chef?

- Je vais le chercher. Vous fermerez bien votre bouche alors !
— Croyez-vous ?
— Entrez-là, vous dis-je.

Et il la poussa dans une espèce de réduit ayant probablement été construit par la commune pour y placer soit une lance d'incendie, soit d'autres ustensiles, ou pour y enfermer les ivrognes ou les vagabonds.

La porte fut refermée violemment, et Gabrielle était seule.



— Que faire, maintenant ? se demanda-t-elle. Si l'on trouve mes bas et mes gants en caoutchouc, ils m'enverront certainement à Bruxelles, où je me retrouverai devant Petermann. Et alors ?

Elle inspecta le réduit et regarda à travers la petite fenêtre. Celle-ci donnait sur un jardin. Si elle se défaisait de ses objets compromettants en les jetant par cette fenêtre ? Les civils pourraient les trouver et les cacher. Que pourrait lui faire le chef après cela ?

Mais, tandis qu'elle songeait à cela, une autre idée la frappa subitement.

— Si je tentais de m'évader ? La fenêtre est suffisamment large pour que je puisse y passer ! Il me semble qu'il n'y a pas d'Allemands dans le village ; le gendarme est donc allé dans un village voisin, pour quérir son chef. Cela lui prendra du temps !

Plus elle y pensait, plus son raisonnement lui semblait logique.

— Eh bien, soit, essayons, se dit-elle, et sortant un gant de sa cachette, elle s'en revêtit la main, et d'un coup de poing fit voler le carreau en éclats.

Puis elle détacha avec précaution les débris de vitre qui adhéraient encore au châssis.

Sans perdre une minute, elle se hissa à la hauteur du parapet et passa sa tête par le trou. Se cramponnant d'une main à l'armature de bois, elle parvint sans grand'peine à sortir tout son corps de la cellule, puis se laissa choir à terre. Elle se releva sans s'être fait mal et s'orienta. Elle se trouvait dans un jardin, séparé de la route par une haie, qu'elle franchit à son tour après avoir minutieusement inspecté la route. Elle était libre, pas de gendarme visible. Quelques civils seulement, hommes et femmes, suivaient curieusement tous ses mouvements et la dévisageaient avec étonnement.

— Au lieu de m'aider à sortir de mon trou, pensa Gabrielle.

Gabrielle Petit s'approcha d'eux.

— Où est le gendarme ? demanda-t-elle.

— Il est allé chercher un officier.

— Loin d'ici ?

— Oh, à une heure de marche, au bas mot.

— Si loin què cela ? Eh bien, j'admire son insouciance ! Quand il reviendra, vous lui ferez mes compliments !

Et Gabrielle partit, plantant là le petit groupe de villageois ébahis, ne revenant point de son aplomb. Elle poursuivit sa route allégrement, sans savoir au juste où elle allait, se proposant de s'informer dans le premier village venu, qu'elle rencontrerait, de la bonne direction à suivre pour gagner Hasselt.

Ce fut là sa deuxième arrestation. Celle-ci n'eut pas de suites fâcheuses, mais la troisième fois qu'elle serait prise, la fin serait tragique.

inlassable au service qu'elle avait organisé. Elle fit encore de nombreux voyages à Lille, Tournai, Charleroi et ailleurs. Son courrier venait régulièrement, à des jours fixés, chercher ses rapports, pour les transporter en Hollande.

Mais la bande des Boches veillait et, un jour, Gabrielle apprit que Baekelmans était arrêté. C'était le 28 juillet 1915.

La nouvelle n'était pas rassurante, car si Baekelmans appartenait, somme toute, à une organisation différente, elle collaborait avec lui pour certaines zones, comme nos lecteurs ont pu comprendre par l'entrevue qu'elle eut avec lui au Jardin botanique et que nous avons relaté dans un chapitre précédent.

Au surplus, Gabrielle ne savait pas pour quels faits Baekelmans avait été pris, et le doute à cet égard lui permettait de supposer que l'on était peut-être sur la trace de son organisation.

Bientôt se répandit le bruit de l'arrestation de Baucq et, quelques jours après, ce fut Miss Cavell qui, à son tour, fut arrêtée par les Boches.

En même temps que Baucq, une jeune fille française, originaire de Lille, tomba entre les mains des Allemands. Elle se nommait mademoiselle Thuliez et coopérait avec Philippe Baucq et Miss Cavell, sous le nom de Mademoiselle Martin ou Madame Lejeune, pour amener à Bruxelles des soldats français ou anglais désireux de passer en Hollande.

Mademoiselle Thuliez sut obtenir le secours du prince de Croy et de la sœur du prince, qui hospitalisèrent les hommes qu'elle leur amenait au château de Bellignies. Une amie de la famille de Croy, la comtesse de Belleville, se dépensa également à cette tâche.

Baucq était suspecté de s'occuper du recrutement. Le lieutenant Bergan, que nos lecteurs connaissent également, chargea un de ses meilleurs limiers, le policier Pinkhoff, de mener une enquête. Après dix jours de travail, Pinkhoff pouvait se réjouir du succès qui avait couronné ses efforts.

Aidé des nommés Duisberg et Plauk, également de la police, il surveilla toute une nuit la demeure de Baucq, avenue de Roode-beeck.

Vers onze heures, ils virent quelqu'un, porteur d'un paquet volumineux, sonner à la maison et y entrer. A minuit et demi, Baucq lui-même arrivait. Il fut immédiatement appréhendé par les Allemands, qui pénétrèrent avec lui dans la maison.

Baucq se mit immédiatement à crier si fort que l'on pouvait

l'entendre dans toute la maison. Des paquets, que l'on sut plus tard contenir des numéros de la « Libre Belgique », furent jetés sur la cour intérieure de la maison, par une fenêtre de l'étage supérieur.

Les Allemands visitèrent la maison et y trouvèrent madame Baucq et ses filles, ainsi que deux cousines et la personne qui était arrivée à onze heures et qui n'était autre que mademoiselle Thuliez.

Baucq et mademoiselle Thuliez furent conduits d'abord chez le lieutenant Bergan, puis amenés à la prison de St-Gilles.

Pendant la perquisition dans la maison de Baucq, on trouva des notes qui, déchiffrées, amenèrent l'arrestation de Miss Cavell.

Un agent secret, nommé Mayer, accompagné de Duisburg et Plauk, se rendirent à l'institut de Berkendael, y procédèrent à une perquisition et conduisirent au poste la vaillante infirmière et son aide, Miss Wilkins. Après un interrogatoire serré, Miss Wilkins fut relâchée, mais Miss Cavell alla rejoindre Baucq à la prison de St-Gilles.

Gabrielle attendait avec la plus grande anxiété l'issue de toutes ces arrestations, mais elle ne parvint pas à connaître quoi que ce soit de l'instruction.

Quinze jours se passèrent.

Toutjours aucune nouvelle.... D'autres arrestations eurent lieu, mais Gabrielle ne les connaissait pas. Il lui semblait que toute l'organisation Baucq—Cavell avait été découverte.

Vint le mois de septembre. Par mesure de précaution, Gabrielle avait prévenu ses collaborateurs et arrêté momentanément le service. Elle en était fortement peinée, mais la mesure s'imposait.

Vers la mi-septembre, elle apprit que Baekelmans paraissait devant le Conseil de guerre. Oh, que n'eut-elle donné pour pouvoir assister aux débats, mais cela n'était pas possible. En dehors de quelques avocats, — les défenseurs des inculpés, — personne n'était autorisé à y assister.

La conduite de l'architecte anversois était magnifique. A toutes les questions qui lui étaient posées, et auxquelles il ne désirait pas répondre, il répondait invariablement :

— Ça, je ne dis pas !

Quand il eut dit cela, il était inutile d'insister, et l'auditeur n'en obtenait pas un mot de plus.

Nous n'allons pas reproduire ici les détails de ce procès, qui ne tombe pas dans le cadre de notre histoire. Disons seulement que l'auditeur requiert la mort contre le vaillant jeune homme, ainsi que

contre son ami Franck, et un autre collaborateur de leur service, nommé Thiry.

Maître Sadi Kirschen, l'éminent avocat de la Cour d'appel, était chargé de la défense de Baekelmans, mais son éloquente plaidoierie ne parvient pas à sauver le malheureux. Tout le patriotisme et le dévouement, dont Maître Kirschen fit preuve, étaient à l'avance voués à l'échec : le sort de ces hommes était décidé.

Gabrielle conserva l'espoir que les condamnés seraient graciés, mais elle apprit bientôt l'effroyable nouvelle : Baekelmans et Franck avaient été fusillés ! Ils moururent en braves, emportant dans le tombeau le secret de maint collaborateur. C'est ce qu'ils payèrent du prix de leur vie.

Gabrielle se remit à la besogne, prudemment. Elle attendait avec anxiété quel sort serait réservé à Miss Cavell et à Baucq.

Le mois de septembre passa. Ce fut le 6 octobre que Gabrielle fut informée que le procès de Miss Cavell serait ouvert le lendemain.

Il y avait non moins de trente-six inculpés, dont Miss Cavell, Baucq et mademoiselle Thuliez étaient les principaux accusés.



PHILIPPE BAUCQ.

C'est presque par miracle que Gabrielle Petit ne se trouvait pas parmi eux.

Le Conseil de guerre était présidé par le lieutenant Werthmann, ayant à ses côtés deux capitaines, un premier lieutenant et un lieutenant de la Feldwebel.

L'auditeur Stroeber occupa le siège du Ministère public. L'interprète était également un Allemand.

Au banc de la défense siégeaient M^{tes} Dorff, Kirschen, Brattford et Braun.

Les témoins à charge étaient au nombre de trois : le lieutenant Bergan, le policier Pinkhoff et un jeune écolier belge, Bodart.

C'est dans la salle des séances du Sénat que se tint la première audience ; la seconde, car le procès prit deux jours, dans la salle des Députés.

Le lendemain, 9 octobre, le verdict fut prononcé, après une délibération à laquelle assistait l'auditeur Stroeber, qui, la veille, avait prononcé un réquisitoire par lequel il requit non moins de neuf peines de mort.

Grâce à ses relations, Gabrielle connut presque aussitôt le verdict : Philippe Baucq, Louise Thulliez, Edith Cavell, Louis Séverin et la comtesse Jeanne de Belleville de Montigny étaient condamnés à mort.

On comprend aisément l'impression que ressentit la jeune fille quand elle apprit ces condamnations en masse à la peine capitale. Les Allemands oseraient-ils fusiller des femmes ?

Gabrielle espérait encore qu'une mesure de clémence vienne commuer ces peines terribles ; elle savait que des influences prépondérantes s'occupaient de sauver ces têtes, que le civisme et l'amour patriotique avaient perdu.

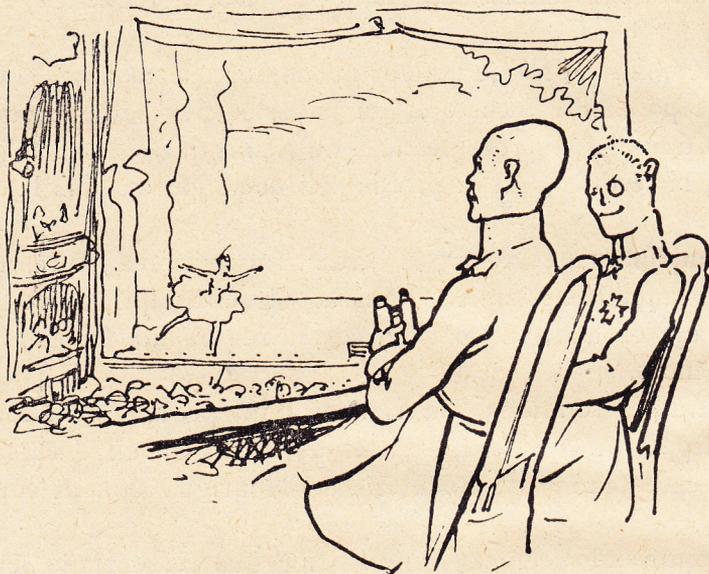
Trois jours après, un placard, affiché sur les murs de Bruxelles, apprit à la population consternée que le jugement rendu contre Baucq et Cavell avait déjà été exécuté. Les bourreaux ne l'avaient pas épargnée.

On ne connaissait encore aucun détail de la mort héroïque de Miss Cavell. Elle avait été tuée parce qu'elle était anglaise et que les Allemands étaient assoiffés de son sang.

Nous extrayons de l'ouvrage de Maître Sadi Kirschen, qui fut le défenseur de Miss Cavell et qui recueillit soigneusement tout ce qui eut rapport au procès de son infortunée cliente, les passages suivants, qui démontrent d'une façon péremptoire que la décision de fusiller Miss Cavell était si fortement ancrée chez le gouverneur militaire von der Sauberzweig, qu'il ne tenta aucun effort pour obtenir la grâce de l'héroïque infirmière.

Von der Sauberzweig assistait à une représentation au Théâtre de la Monnaie, quand le baron von der Lancken vint lui parler. Von

der Sauberzweig était furieux d'être dérangé et répondit méchamment que Baucq et Cavell seraient exécutés.



Répetons maintenant ce que dit M^{me} Sadi Kirschen :

« On connaît assez mal les détails de l'exécution de Miss Cavell et de Baucq.

Un récit, fait à la demande du ministre des États-Unis d'Amérique en Belgique, par le chapelain anglais à Bruxelles, le Rév. Gahan, de son entretien avec Miss Cavell dans la nuit de son exécution, contient entre autres les passages suivants :

« J'ai trouvé Miss Cavell calme et résignée, mais cela ne supprima rien de la tendresse et à l'intimité de ses sentiments exprimés pendant cet entretien, au cours duquel elle me dit entre autres : « Le visage tourné vers Dieu et l'éternité, je me rends compte que le patriotisme seul ne suffit pas; je ne dois avoir de haine ni de ressentiment contre personne ». Un chapelain militaire allemand est resté près d'elle jusqu'à la fin et lui a donné une sépulture chrétienne; il m'a dit : « Elle a été courageuse et résignée jusqu'à la fin ».

Elle a confirmé sa croyance chrétienne et a déclaré qu'elle mourait avec joie pour son pays. Elle est tombée en héroïne.

Pourquoi ont-ils fusillé Miss Cavell? C'est un des mystères de leur politique de guerre. J'incline à croire que le gouverneur de Bruxelles, d'accord avec l'auditeur militaire, était décidé, dès le début, à jeter en pâture à la haine allemande, une victime anglaise.

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS